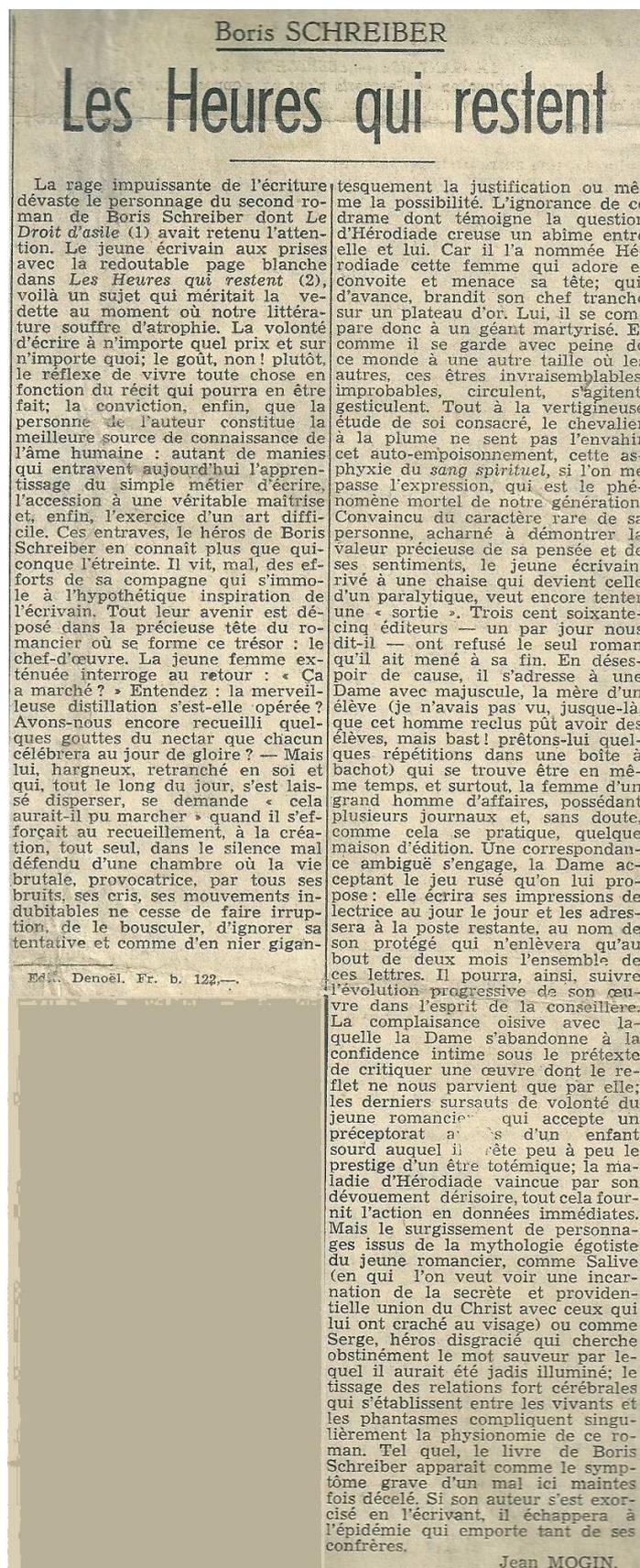


Boris Schreiber

Les heures qui restent



La rage impuissante de l'écriture dévaste le personnage du second roman de Boris Schreiber dont *Le Droit d'asile* avait retenu l'attention. Le jeune écrivain aux prises avec la redoutable page blanche dans *Les heures qui restent*, voilà un sujet qui méritait la vedette au moment où notre littérature souffre d'atrophie. La volonté d'écrire à n'importe quel prix et sur n'importe quoi, le goût, non ! plutôt, le réflexe de vivre toute chose en fonction du récit qui pourra en être fait ; la conviction, enfin, que la personne de l'auteur constitue la meilleure source de connaissance de l'âme humaine : autant de manies qui entravent aujourd'hui l'apprentissage du simple métier d'écrire, l'accession à une véritable maîtrise et, enfin, l'exercice d'un art difficile. Ces entraves, le héros de Boris Schreiber en connaît plus que quiconque l'étreinte. Il vit, mal, des efforts de sa compagne qui s'immole à l'hypothétique inspiration de l'écrivain. Tout leur avenir est déposé dans la précieuse tête du romancier où se forme ce trésor : le chef-d'œuvre. La jeune femme exténuée interroge au retour : « Ça a marché ? » Entendez : la merveilleuse distillation s'est-elle opérée ? Avons-nous recueilli quelques gouttes du nectar que chacun célébrera au jour de gloire ? — Mais lui, hargneux, retranché en soi et qui, tout le long du jour, s'est laissé disperser, se demande « cela aurait-il pu marcher ? » quand il s'efforçait au recueillement, à la création, tout seul, dans le silence mal défendu d'une chambre où la vie brutale, provocatrice, par tous ses bruits, ses cris, ses mouvements indubitables ne cesse de faire irruption, de le bousculer, d'ignorer sa tentative et comme d'en nier gigantesquement la justification ou même la possibilité. L'ignorance de ce drame dont témoigne la question d'Hérodiade creuse un abîme entre elle et lui. Car il l'a nommée Hérodiade cette femme qui adore et convoite et menace sa tête ; qui, d'avance,

Jean MOGIN.

brandit son chef tranché sur un plateau d'or. Lui, il se compare donc à un géant martyrisé. Et comme il se garde avec peine de ce monde à une autre taille où les autres, ces êtres invraisemblables, improbables, circulent, s'agitent, gesticulent. Tout à la vertigineuse étude de soi consacré, le chevalier à la plume ne sent pas l'envahir cet auto-empoisonnement, cette asphyxie du *sang spirituel*, si l'on me passe l'expression, qui est le phénomène mortel de notre génération. Convaincu du caractère rare de sa personne, acharné à démontrer la valeur précieuse de sa pensée et de ses sentiments, le jeune écrivain, rivé à une chaise, qui devient celle d'un paralytique, veut encore tenter une « sortie ». Trois cent soixante-cinq éditeurs – un par jour nous dit-il – ont refusé le seul roman qu'il ait mené à sa fin. En désespoir de cause, il s'adresse à une Dame avec majuscule, la mère d'une élève (je n'avais pas vu jusque-là, que cet homme pût avoir des élèves, mais bast ! prêtons-lui quelques répétitions dans une boîte à bachot) qui se trouve être en même temps, et surtout, la femme d'un grand homme d'affaires, possédant plusieurs journaux et, sans doute, comme cela se pratique, quelque maison d'édition. Une correspondance ambiguë s'engage, la Dame acceptant le jeu rusé qu'on lui propose : elle écrira ses impressions de lectrice au jour le jour et les adressera à la poste restante, au nom de son protégé qui n'enlèvera qu'au bout de deux mois l'ensemble de ces lettres. Il pourra, ainsi, suivre l'évolution progressive de son œuvre dans l'esprit de la conseillère. La complaisance oisive avec laquelle la Dame s'abandonne à la confiance intime sous le prétexte de critiquer une œuvre dont le reflet ne nous parvient que par elle ; les derniers sursauts de volonté du jeune romancier qui accepte un préceptorat auprès d'un enfant sourd auquel il prête peu à peu le prestige d'un être totémique ; la maladie d'Hérodiade vaincue par son dévouement dérisoire, tout cela fournit l'action en données immédiates. Mais le surgissement de personnages issus de la mythologie égotiste du jeune romancier, comme Salive (en qui l'on veut voir une incarnation de la secrète et providentielle union du Christ avec ceux qui lui ont craché au visage) ou comme Serge, héros disgracié qui cherche obstinément le mot sauveur par lequel il aurait été jadis illuminé ; le tissage des relations fort cérébrales qui s'établissent entre les vivants et les phantasmes compliquent singulièrement la physionomie de ce roman. Tel quel, le livre de Boris Schreiber apparaît comme le symptôme grave d'un mal ici maintes fois décelé. Si son auteur s'est exorcisé en l'écrivant, il échappera à l'épidémie qui emporte tant de ses confrères.

Jean Mogin